

CHAPITRE IV

Jésus est conduit au désert par l'Esprit-Saint. (v. 1). — Après un jeûne de quarante jours, il y est tenté par le démon. (vv. 2-11). — Il revient en Galilée et se fixe à Capharnaüm après l'emprisonnement de Jean-Baptiste. (vv. 12-16). — Il commence à prêcher. (v. 17). — Vocation de S. Pierre et de S. André, de S. Jacques et de S. Jean. (vv. 18-22). — Grande mission à travers la Galilée. (vv. 23-25).

1. Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a drabolo.

Marc., 1, 12; Luc., 4, 1.

1. Alors Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit, afin d'être tenté par le diable.

En ce moment s'accomplirent les célèbres prophéties d'Isaïe, XI, 2 : « Requiescet super eum Spiritus Domini; spiritus sapientiae et intellectus », etc.; LXI, 1; « Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me »; Notre-Seigneur Jésus-Christ reçut visiblement l'onction de l'Esprit-Saint par laquelle il fut consacré Roi-Messie. — *Et venientem super se.* S. Jean ajoute : « Et mansit super eum », I, 32, montrant ainsi que ce fut une effusion permanente. — c. La voix céleste : *Et ecce vox de caelis.* « Filius Dei, dit S. Hilaire, Can. II, auditu conspectuque monstratur, plebique infidæ et prophetis inobedienti testimonium de Domino suo mittitur et contemplationis et vocis. » La voix qui se fit entendre au baptême du Christ fut de même nature que la voix de la Transfiguration, Cf. Matth., XVII, 5, que la voix du lundi ou du mardi saint, Cf. Joan., XII, 28, voix véritable, distincte, articulée, qui semblait venir du ciel. — *Hic est;* d'après S. Marc et S. Luc, la voix s'adresse directement à Jésus : « Tu es ». — *Filius meus, εὐός μου,* tout à la fois au point de vue juif et au point de vue chrétien. Au point de vue juif cette appellation désigne simplement le Messie, qui était regardé comme le Fils de Dieu par excellence; au point de vue chrétien, et d'après le sens métaphysique que nous ne saurions exclure de ce passage, elle affirme que Jésus possède vraiment la nature divine; Cf. Ps., II, 7. — *In quo mihi complacui;* εὐδόκησα au prétérit pour exprimer une complaisance absolue, éternelle, qui ne cesse jamais. N'est-ce pas là déjà ce qu'avait prédit le Seigneur, et presque dans les mêmes termes, par la bouche d'Isaïe ? « Ecce servus meus, suscipiam eum : electus meus, complacuit sibi in illo anima mea; dedi spiritum meum super eum », Is., XLII, 1. — L'Esprit-Saint venait de se manifester; dans les paroles prononcées par la voix du ciel, nous voyons les deux autres personnes de la divine Trinité, le Père et le Fils, non moins clairement indiquées, ce qui

faisait dire à un ancien auteur : « I ad Jordanem, et videbis Trinitatem. » Le Père choisit le Fils comme médiateur entre lui et les hommes, le Fils accepte cette grande mission, l'Esprit-Saint descend du ciel pour jouer le rôle de consécrateur dans cette ordination messianique. Mais cette révélation trinitaire, déjà si lumineuse au jour du baptême personnel de Jésus, sera devenue semblable à un soleil de vérité, quand il instituera plus tard le sacrement du « lavacrum regenerationis » en disant à ses apôtres : « Allez, baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », Matth., XXVIII, 19; Cf. Thom. Summ., p. 3, q. 39, a. 8.

2° — La tentation du Christ. IV, 1-11. Parall. Marc., I, 12-13; Luc., IV, 1-13.

Après le baptême de Jésus, nous trouvons l'un des événements les plus importants et les plus extraordinaires de sa vie morale, sa tentation par Satan. Quel contraste ! Il n'y a qu'un instant, Jésus-Christ voyait les cieux s'ouvrir, l'Esprit-Saint descendre visiblement sur lui, il s'entendait déclarer Fils de Dieu, et voici que le démon s'approche maintenant de lui pour le tenter ! Il arrive fréquemment en effet que les grandes joies spirituelles sont suivies de grandes tentations : cela s'est réalisé pour le Maître aussi bien que pour les disciples. Nous allons donc voir aux prises les deux royaumes dont nous avons parlé; Cf. l'explication de III, 2: A peine proclamé prince messianique, Jésus, le chef du royaume des cieux, entre ouvertement et victorieusement en lutte contre le chef de l'empire des Ténébres. C'est là un digne commencement de son ministère public. Il va de soi que, dès ce début, il nous apparaîtra comme l'idéal du juste parfait.

a. La mise en scène, vv. 1-2.

CHAP. IV. — 1. — *Tunc*, c'est-à-dire immédiatement après le baptême de Jésus; les deux autres synoptiques le disent en termes.

très-explicites : « Et statim Spiritus expulit eum », Marc. i, 12 ; « Jesus autem reversus est a Jordane, et agebatur a Spiritu in desertum », Luc. iv, 1. Il n'y eut donc pas d'interruption notable entre les deux faits. — *Ductus est*, en grec ἀνέχθη, il fut conduit en haut : le désert témoin de la retraite et de la tentation du Sauveur était par conséquent plus élevé que la vallée dans laquelle serpente le Jourdain. Nous venons de voir que S. Marc et S. Luc emploient des expressions d'une énergie particulière : « expulit, agebatur ». — *In desertum*. Divers auteurs, entre autres Michaëlis, ont placé ce désert aux alentours du Sinaï ; mais cette opinion, qui est dénuée de tout fondement, est aujourd'hui complètement abandonnée. On peut affirmer d'une manière générale qu'il s'agit encore du désert de Juda, de même qu'au v. 3. Quant au théâtre spécial de l'événement que nous étudions, il est assez facile de le déterminer à l'aide des données évangéliques et de la tradition. S. Matthieu nous a dit que son altitude était supérieure à celle du Ghôr où coule le Jourdain ; il devait en outre, d'après l'ensemble du récit, n'être pas très-éloigné de ce fleuve dans lequel Jésus avait été baptisé : enfin un trait pittoresque de S. Marc, i, 13, « Eratque cum bestiis », suppose que c'était un lieu tout à fait sauvage. Or, le désert de la Quarantaine, désigné par une tradition vénérable comme l'emplacement de la tentation du Christ, remplit fort bien ces trois conditions. Il est situé à l'Ouest du Jourdain, entre Jéricho et Béthanie, la patrie de Lazare : de là vient le nom de désert de Jéricho qu'il porte dans l'Ancien Testament et dans les écrits de Josèphe, Ant. xvi, 4 ; Bell. Jud. iv, 8, 2. Son appellation moderne fait allusion aux 40 jours qu'y passa Notre-Seigneur. C'est une région affreuse, désolée, couverte de rochers nus et déchirée en tous sens par de profondes ravines ; au dire des voyageurs, il existe à peine au monde un site plus sauvage ; Cf. Schubert, Reise in das Morgenland, t. III, p. 72. A l'extrémité septentrionale du désert, non loin de Jéricho, se dresse la montagne également appelée Quarantaine, qui aurait servi plus spécialement de refuge au Sauveur. L'ascension en est très-pénible et même dangereuse ; ses flancs sont remplis de cavernes, qui étaient autrefois habitées par des ermites désireux d'honorer sur les lieux mêmes le mystère de la tentation de Jésus. En face, de l'autre côté du Jourdain, on aperçoit le mont Abarim, du sommet duquel Moïse put contempler la Terre Promise avant de mourir. — *A Spiritu* ; l'Esprit de Dieu, dont il avait reçu naguère abondamment l'onction, le conduit ou plutôt le pousse violemment comme un champion sur le champ de bataille. — *Ut tentaretur* ; tel est le but direct et principal de la marche du Christ

vers le désert : de même qu'il était venu de Nazareth au Jourdain pour être baptisé par S. Jean, de même il se dirige actuellement vers la solitude de la Quarantaine pour y être tenté par Satan. Le verbe « tentare » signifie quelquefois « éprouver » et alors il ne présente à l'esprit qu'une idée excellente et noble ; mais le plus souvent il est employé en mauvaise part, dans le sens de « provoquer au mal, tenter d'une manière proprement dite ». C'est cette seconde signification que nous devons lui appliquer ici : Jésus sera réellement tenté, on lui proposera de faire des choses vraiment coupables et indignes de son caractère messianique. Il y a là assurément un grand mystère. En effet, si le baptême du Précurseur semblait de prime abord ne pas convenir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'être même pour lui qu'une humiliante cérémonie, que dirons-nous de la tentation ? Aussi, pour l'excuser en quelque sorte, a-t-il été d'usage d'alléguer toute sorte de motifs capables de la réconcilier avec notre esprit ; Sylveira en cite jusqu'à dix qui viennent plus ou moins bien « ad rem », et dont la plupart n'ont qu'un intérêt secondaire et homilétique. Nous croyons trouver la plus simple et la meilleure des explications dans quelques textes de S. Paul, textes il est vrai aussi étranges que sublimes : « Et quidem quum esset Filius Dei didicit eis iis quæ passus est obedientiam », Hebr. v, 8 ; « Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato », Hebr. iv, 15 ; « Debutit per omnia fratribus similari, ... in eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari », Hebr. ii, 17. Après avoir lu ces paroles inspirées, on admet sans peine et sans hésitation le mystère de l'abaissement complet du Sauveur. « Justum erat, ajoute S. Grégoire, Hom. xvi in Evang., ut sic tentationes nostras suis tentationibus vinceret, sicut mortem nostram venerat sua morte superare ». S. Jean Chrysostôme donne une autre raison de convenance non moins juste que belle : « Sic et athletæ faciunt ; nam ut discipulos suos doceant quomodo vincere oporteat, ultro cum aliis in palæstra se complicant, in adversariorum corporibus spectaculum ipsis exhibentes, ut vincendi modum ediscant » ; Hom. in h. l. C'est donc pour nous, plutôt que pour lui-même, que Jésus a été tenté. Nous avions tous partagé la honteuse défaite de notre premier père ; il était juste que nous eussions tous part à la victoire de notre divin chef. — Mais comment Jésus put-il être tenté, lui qui était impeccable ? Si le premier Adam « ne putit non peccare », le second Adam « non potuit peccare », comme le disent les expressions théologiques consacrées. La réflexion suivante de S. Grégoire contient la solution de ce problème : « Omnis diabolica illa tentatio foris non intus fuit », Hom. xvi in Evang. Jésus

2. Et, cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

3. Et accedens tentator dixit ei :

2. Et lorsqu'il eût jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

3. Et le tentateur s'approchant

n'avait pas en lui de « fomes peccati » ; pour lui, la tentation ne pouvait donc provenir que du dehors : c'est pour cela que l'évangéliste déclare formellement qu'il fut tenté *a diabolo*. — Ce nom, qui dérive du grec διαβολῆς, calomnier, désigne habituellement dans la Bible le chef des esprits mauvais, Satan comme l'appelaient les Juifs, Cf. v, 40. L'histoire de Job, 1, 6 et ss., et l'Apocalypse, xii, 40, en justifient parfaitement la signification, nous montrant le démon sous les traits d'un odieux calomniateur de l'humanité devant le trône du Seigneur. Ce « serpens antiques » avait subi lui aussi l'épreuve de la tentation, mais il avait honteusement succombé ; de là sa perte éternelle, de là sa haine mortelle contre le genre humain et son désir d'entraîner tous les hommes dans sa propre ruine. Il vient donc tenter le second Adam, comme il avait autrefois tenté le premier. — Remarquons ici un contraste frappant que l'évangéliste se proposait évidemment de mettre en relief lorsqu'il écrivait ce verset : « Jesus ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo ». S. Matthieu nous montre ainsi les deux principes opposés, l'Esprit de Dieu et le démon, agissant en sens contraire sur le Christ. — Olshausen est tombé dans une erreur singulière quand il a cru que le Saint Esprit avait abandonné Jésus à ses propres forces au moment de la tentation, pour ne rentrer en lui qu'après son triomphe sur Satan. Rosenmüller s'est trompé plus grossièrement encore en affirmant, malgré les assertions très-expresses des synoptiques, que le tentateur fut non pas le prince des démons, mais un Juif perfide qui, sous les faux semblants de l'amitié, voulait détourner Jésus de sa vocation et le porter au péché. Voilà les belles inventions auxquelles sont réduits ceux qui regardent le démon, son histoire et ses apparitions comme des « aniles fabulæ » (sic.). — Avant de reprendre notre commentaire, faisons encore, à la suite des Pères et des anciens exégètes, un rapprochement qui se présente de lui-même à l'esprit. La scène du désert de Jéricho est la contre-partie de celle qui s'était passée quatre mille ans auparavant sous les ombrages de l'Eden. « Il est certain que le premier père de l'humanité, lié à sa descendance par une si étroite et si profonde solidarité qu'il l'enfermait en quelque sorte en lui-même, a subi la grande épreuve des êtres libres dans un séjour de beauté et de gloire, tandis que Jésus-Christ l'a traversée dans une affreuse solitude, image d'un monde où

sont gravés les stigmates de la chute et de la condamnation. Ces rochers dénudés, ... cette mer de soufre, tout ce pays de la mort, immobile et muet comme le sépulcre, quel théâtre convenait mieux à l'homme de douleur pour sa lutte?... Tout marque le contraste entre la première tentation et la seconde ; il ne s'agit plus en effet simplement de conserver l'union bienheureuse avec Dieu, mais de la reconquérir dans les amères conditions qui ont été le résultat de sa rupture » ; de Pressensé, Jésus-Christ, sa vie, son temps, son œuvre, p. 314.

2. — *Et quum jejunasset.* Ce jeûne du Sauveur fut complet, absolu ; s'il eût été seulement relatif, ainsi que l'affirment plusieurs auteurs modernes, c'est-à-dire s'il eût consisté dans la privation de la nourriture ordinaire et dans la manducation d'herbes et de racines sauvages recueillies au milieu du désert, pourquoi S. Matthieu aurait-il fait mention des nuits, « et quadraginta noctibus » ? Du reste le récit de S. Luc, iv, 4, renverse directement cette interprétation, en disant de la façon la plus claire que Jésus « nihil manducavit illis diebus ». — *Quadraginta diebus...* Ces mots déterminent nettement la durée du jeûne de Notre-Seigneur ; on doit les prendre à la lettre, « sicut sonant », car ils sont d'une exactitude rigoureuse et ne représentent pas, comme on l'a insinué de nos jours, un nombre plus ou moins arrondi par l'écrivain sacré. Durant cette longue période, Jésus vivait de la vie de l'âme et de l'esprit, occupé tout entier de Dieu et de son œuvre : ce fut pour lui une continuelle extase, durant laquelle les besoins corporels étaient miraculeusement suspendus. Autrefois, dans des circonstances analogues, Moïse et Elie, deux types du Christ, avaient passé eux aussi par un jeûne de quarante jours ; Cf. Deut. ix, 48 et III Reg. xix, 8. — *Postea esuriit.* La nature, domptée jusque-là, reprend ses droits avec une vive énergie ; Jésus sent violemment l'aiguillon de la faim. En pareil cas, l'homme ordinaire est faible et succombe aisément à la tentation : Satan ne l'ignore point, et c'est pour cela qu'il choisit cette heure pour s'approcher du Christ.

b. Première tentation, §§ 3-4.

3. — Nous allons d'abord commenter les trois actes de ce drame intéressant, tels qu'il sont exposés par S. Matthieu : nous indiquerons ensuite le caractère général, le sens messianique de la tentation de Jésus-Christ. —

lui dit : Si tu es le Fils de Dieu dis què ces pierres deviennent des pains.

Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.

Et accedens tentator. Le tentateur par antonomase ! Ce nom convient entre tous au démon, dont il indique le rôle le plus habituel. Nous remarquerons que Satan se présente d'abord à Jésus, couvert d'un masque hypocrite et sous les traits empruntés de l'amitié ; à la fin seulement, il se montrera sous son vrai jour, comme l'ennemi déclaré de Dieu et du Messie. — Voilà donc les deux antagonistes en face l'un de l'autre et tout prêts à se mesurer : le moment est par conséquent venu de nous demander quels furent le mode et la nature de la scène qui va suivre. A cette question qui a été de nos jours l'occasion de vifs et nombreux débats, l'on a fait cent réponses différentes. Comme il serait fastidieux et inutile de les énumérer toutes, nous nous bornerons à les grouper sous cinq chefs principaux. 1. Nous sommes simplement en présence d'un mythe ou d'une histoire idéale (Strauss, de Wette, Meyer). 2. Le récit de la tentation ne serait qu'une parabole racontée par Jésus-Christ à ses disciples, pour leur montrer, et dans leur personne aux chrétiens à venir, la manière de se conduire en des circonstances semblables (Schleiermacher, Usteri, Baumgarten-Crusius, etc.). 3. Les partisans du troisième sentiment (Eichhorn, Dereser, etc.), sans aller aussi loin, éliminent pourtant la réalité du phénomène extérieur ; bien plus, ils rejettent complètement le surnaturel, assurant que nous avons sous les yeux dans ce passage l'exposé d'un simple combat intime qui se serait passé dans l'âme ou dans l'imagination du Christ. 4. La tentation a eu lieu véritablement, mais en vision, d'une manière extatique ; ce fut un phénomène purement intérieur, quoique surnaturel. Plusieurs anciens auteurs, tels qu'Origène, S. Cyprien, Théodore de Mopsueste, ont soutenu cette opinion. 5. Tout s'est passé littéralement comme le racontent les évangélistes ; la tentation du Christ fut un événement extérieur, réel et miraculeux : Satan lui apparut sous la forme humaine ou angélique et le tenta dans les termes que nous allons lire. Tel est le sentiment qui a toujours été le plus communément admis, qui mérite l'épithète de traditionnel, car il a été soutenu par la plupart des Pères et des Docteurs. On doit le suivre sans hésiter, soit à cause de cet appui solide de l'autorité chrétienne, soit parce qu'il est seul logique, naturel, conforme à la lettre et à l'esprit des Evangiles. Nous regarderons donc cet épisode comme un fait objectif et surnaturel : si on lui enlevait ce double caractère, nous ne voyons pas auquel

des événements de la vie de Jésus on ne pourrait pas l'arracher par contre-coup ou par analogie. Voir Dehaut, l'Evangile expliqué, défendu, 5^e édit., t. I, p. 477 et ss. — *Dixit ei.* La première tentation se rattache à la faim qui tourmentait déjà le divin Maître. — *Si Filius Dei es.* La voix qui s'était fait récemment entendre, Cf. iii, 17, avait pu apprendre au tentateur la nature et la dignité de Jésus, qu'il devait du reste soupçonner depuis longtemps. Il emploie le titre de « Fils de Dieu » non-seulement d'après la signification qu'il avait alors généralement chez les Juifs, comme synonyme de Messie, mais aussi jusqu'à un certain point selon le sens littéral et métaphysique. « Si tu es ! » Ce si est tout à fait habile et insidieux. « Le démon pensait, dit fort bien Euthymius, que Jésus serait piqué (ἐν παρακινήσει) par cette parole qui supposait qu'il pouvait n'être pas le Fils de Dieu ». Faites cela si vous pouvez ! dites cela si vous l'osez ! Qui ne se sent porté, en face d'une pareille provocation, à agir, à oser, quand même il devrait garder le calme de l'inertie ? — *Dic*, « jube verbo ». Le démon suppose et à bon droit que le Messie, en tant que Messie, est doué du pouvoir d'opérer de grands miracles. Sur la tournure εἰπὲν τῷ au lieu de l'infinitif, voyez Winer, Gramm. des neutest. Sprachidioms, § 45, 9. — *Lapides isti* ; il montrait du doigt, en parlant ainsi, les pierres sans nombre qui couvrent la surface du désert de Jéricho. Des voyageurs dignes de foi assurent qu'après de la montagne de la Quarantaine, on trouve en grande quantité des pierres qui, par leur forme et leur couleur, ressemblent beaucoup à des morceaux de pain, de telle sorte qu'on peut s'y laisser facilement tromper. Ce trait ajoute un nouvel intérêt à la scène que nous expliquons. — Jésus était donc tenté d'user pour lui-même, dans un but charnel et sans attendre la Providence, de la puissance supérieure qu'il possédait. Le Fils de Dieu doit-il souffrir comme un simple mortel ? ne peut-il pas s'aider lui-même par un prodige pour satisfaire ses nécessités personnelles, et pour écarter la douloureuse sensation de la faim ? Si le Sauveur eût prêté l'oreille à cette suggestion perfide, « il aurait, au moins momentanément, subordonné sa nature divine aux besoins de son humanité, placé l'humain au-dessus du divin, transformé le divin en moyen, l'humain en terme ; il aurait par conséquent renversé l'ordre établi par Dieu », Bisping, Comm. in h. l

4. Qui respondens dixit : Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

Deut., 8, 3; Luc., 4, 4.

5. Tunc assumpsit eum diabolus

4. Jésus répondit : Il est écrit, L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu.

5. Alors le diable le transporta

4. — *Qui respondens.* Mais Jésus refuse avec énergie. S'il consent plus tard à changer l'eau en vin à la requête de sa Mère et dans l'intérêt de quelques amis, il ne consentira jamais à changer les pierres du désert en pain pour assouvir sa propre faim. Et, afin de donner plus de force à sa réponse, il l'emprunte tout entière à la Bible. — *Scriptum est.* C'est jusqu'à trois reprises qu'il réfutera à l'aide d'une parole inspirée les attaques dirigées contre lui par le démon; Cf. v. 7 et 10. Chaque verset des Saintes Ecritures n'est-il pas, suivant l'expression de S. Paul, un glaive spirituel dont nous devons nous armer contre nos ennemis : « Assumite... gladium spiritus, quod est verbum Dei »? Eph. vi. 17. Le Verbe éternel nous montre ainsi l'usage que nous pouvons faire de la parole inspirée. Les deux premiers textes qu'il oppose à Satan sont empruntés à l'histoire des quarante années passées par les Hébreux dans le désert après la sortie d'Egypte, c'est-à-dire à une période de pénible tentation pour le peuple de Dieu, et qu'on peut regarder pour ce motif comme la figure de la tentation du Messie : il n'est donc pas étonnant que Jésus se les approprie dans la circonstance présente. — *Non in solo pane...* Cette citation est tirée du Deutéronome, et elle est faite d'après la traduction des LXX. C'est une parole rétrospective de Moïse concernant la manne, ce mets prodigieux, libéralement fourni par le Seigneur à la nation qu'il s'était choisie. « Recordaberis cuncti itineris per quod adduxit te Dominus Deus tuus quadraginta annis per desertum, ut affligeret te atque tentaret... Afflixit te penuria et dedit tibi cibum manna, quod ignorabas tu et patres tui; ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei », Deut. viii, 2 et 3. — *Homo,* l'homme en général; il n'est pas question dans ce passage « de insigni illo homine, i. e. Messia », comme le veut Fritzsche. — *In omni verbo.* « Verbum » représente ici la parole créatrice du Seigneur, le « fiat » qui produit et conserve les êtres. Fritzsche tombe donc dans une nouvelle erreur, lorsqu'il donne à la formule employée par Moïse et par Jésus le sens de « omni mandato divino peragendo ». L'expression « toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ne désigne pas la nourriture spirituelle, par exemple l'obéis-

sance aux divins préceptes, les vérités religieuses qui fortifient l'âme, par opposition aux aliments physiques destinés à sustentor le corps; elle désigne une nourriture obtenue miraculeusement, fournie à point par la Providence, pour subvenir à une profonde détresse. Assurément, tel est le sens de la réponse actuelle de Jésus. Dieu maintient d'ordinaire la vie humaine au moyen du pain naturel; mais il peut, quand il lui plaît, manifester sa puissance et son amour à l'égard de ses enfants en leur procurant d'une manière extraordinaire de quoi se nourrir; Cf. Sap. xvi, 26. Aussi, quand l'homme a faim et que les aliments naturels lui manquent, doit-il se confier en Dieu qui peut, grâce à sa parole toute-puissante, lui en donner de miraculeux, comme il l'a fait pour les Israélites. Jésus-Christ attendra donc patiemment le secours de son Père qui ne saurait lui manquer. Il ne l'offensera point par une coupable défiance; il s'en rapporte complètement à lui pour la conservation de sa vie.

c. Deuxième tentation, ٧٧. 5-7.

5. — *Tunc assumpsit eum.* Le tentateur vient d'être une première fois battu, cependant il ne se décourage point; il se sent au contraire stimulé à une nouvelle attaque. Mais, auparavant, s'opère un changement de lieux que l'évangéliste décrit en peu de mots. Quel est ici la véritable signification du verbe « assumere »? Faut-il le prendre au propre, ou bien se contenter de l'interpréter d'une manière figurée, en disant avec Fritzsche : « auctor erat (diabolus) ut illuc se conferret (Jesus) »; ou avec Berlepsch : « tum comitem sibi adscitum Jesum in sacrum urbem abducit Satanas »? Nous croyons plus conforme au texte de dire avec S. Jérôme et avec la plupart des exégètes catholiques que Notre-Seigneur Jésus-Christ permit à Satan de le porter à travers les airs, d'une manière rapide, invisible, de même que l'Ange avait autrefois transporté Habacuc; Cf. Dan. xiv, 35 et ss. — *In sanctam civitatem.* Jérusalem, la ville sainte par excellence, parce qu'elle était le centre de la théocratie et qu'elle servait de résidence à Jéhova. Ce nom glorieux avait été attribué de longue date à la capitale juive; nous le lisons dans Isaïe, xlvi, 2, עיר הקדש, dans Néhémie, xi, 1, etc.; tout aussi bien que sur les monnaies des Mac-

dans la cité sainte et le plaça sur le pinacle du temple,

6. Et il lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il a commandé à ses anges de veiller sur toi, et ils te porteront dans leurs mains afin que tu ne heurtes pas ton pied contre une pierre.

7. Jésus lui dit : Il est aussi écrit,

in sanctam civitatem, et statuit eum super pinnaculum templi.

6. Et dixit ei : Si Filius Dei es, mitte te deorsum. Scriptum est enim : Quia angelis suis mandavit de te, et in manibus tollent te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.

Ps., 90, 11.

7. Ait illi Jesus : Rursum scrip-

chabées parvenues jusqu'à nous. Bien plus, les Arabes, aujourd'hui même, se plaisent à appeler Jérusalem « El Kuds », la sainte, ou « Beit-el-Mukaddis », maison du sanctuaire. — *Super pinnaculum templi.* Il y a controverse entre les exégètes pour savoir quelle est la partie du temple désignée par cette expression. Était-ce le rebord du toit ou parapet ? le faite extrême de la toiture ? le fronton en forme d'aile ? Le mot *πτερύγον* du texte grec semble favoriser ce dernier sentiment. Observons, du reste, que Jésus ne fut point déposé par le démon sur le pinacle du temple proprement dit, ou *ναός*, mais au sommet d'un des édifices secondaires qui l'entouraient, car le grec dit expressément *τοῦ τεποῦ*. Peut-être était-ce le portique de Salomon, ou bien le portique royal, qui se dressaient l'un et l'autre, d'après l'historien Josèphe, Ant. xx, 9, 7 ; xv, 44, 5, au bord d'un précipice vertigineux, le premier à l'E., le second au S. du temple.

6. — *Et dixit ei.* La localité est changée, mais le tentateur conserve la même méthode. Pour la seconde tentation comme pour la première, il s'appuie sur la voix du ciel qui a déclaré Jésus Fils de Dieu. Toutefois s'il s'était adressé précédemment à la chair, il s'adresse maintenant à l'esprit. En essayant d'inspirer à Jésus de la défiance envers Dieu, il n'avait réussi qu'à lui faire exprimer la plus entière confiance à l'égard de la Providence divine ; il va, dans une nouvelle tentative, le pousser à la présomption. — *Mitte te deorsum. Scriptum est enim...*, Satan se manifeste vraiment ici, ainsi qu'on l'a dit, comme le singe de Dieu, « simia Dei ». Il a senti l'effet puissant d'une bonne citation de l'Écriture ; à son tour, il apporte un passage scripturaire à l'appui du perfide conseil qu'il vient de donner à Jésus. L'admirable texte dont il fait un usage sacrilège est emprunté au Ps. xc, vv. 11 et 12, selon la traduction des Septante, et décrit en très-beaux termes le soin paternel que Dieu prend en tout temps des justes. N'a-t-il pas promis que ses Anges les porteraient délicatement dans leurs bras, pour les sauver de tout danger ? « A

fortiori » protégera-t-il son Christ. Si Jésus est le Fils de Dieu, pourquoi hésiterait-il donc à se précipiter du haut de l'édifice ? La citation et l'application étaient assez heureuses, Cf. Hebr. 1, 14, sans compter qu'en se prêtant aux idées de Satan, Jésus éblouirait par ce coup d'éclat la multitude des Juifs, et serait immédiatement acclamé comme le Messie depuis longtemps attendu, venant tout droit du ciel. Mais non ! Jéhova aurait-il donc promis de nous protéger contre nous-mêmes au milieu de toutes nos folies ? « Custodient te in omnibus viis tuis », avait dit le Psalmiste ; quand nous sommes hors de nos voies nous cessons d'avoir droit aux secours providentiels. Le démon abuse donc du texte sacré pour encourager au péché, Jésus-Christ saura bien le lui démontrer.

7. — *Rursum scriptum est.* « Rursum » ne signifie pas « au contraire », car on ne saurait trouver dans la Bible une pensée qui en contredise une autre : le vrai sens de cette particule est donc « etiam, pariter ». La citation du Sauveur ne réfute pas celle de Satan, elle l'explique : la parole poétique des Psaumes est éclaircie au moyen d'une parole légale et plus précise, extraite du Deutéronome, vi, 16. « Scriptura, selon la belle pensée de Bengel, per Scripturam interpretanda et concilianda. » Les Hébreux, manquant d'eau à Raphidim, Cf. Ex. xvii, 2, s'étaient permis des murmures injurieux contre le Seigneur, tentant de la sorte, ainsi que le leur reprocha Moïse, sa divine Majesté ; ce qui était une grave offense. En effet, tenter Dieu c'est le provoquer, le mettre arrogamment à l'épreuve, le forcer d'abandonner, sur le moindre de nos caprices, les sages desseins qu'il a tracés d'avance, et d'accomplir à notre intention les prodiges les plus singuliers ; Cf. Ps. lxxvii, 48, 49. Jésus aurait donc vraiment tenté Dieu à la suite des Juifs si, obéissant à la suggestion du démon, il s'était précipité sans raison du haut du temple, uniquement pour demander un déploiement inutile du secours céleste. Par conséquent, la parole de vérité, que le tentateur avait voulu transformer en mensonge, brille de nouveau dans tout

tum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.

Deut., 6, 16.

8. Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde : et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum,

9. Et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

8. Le diable de nouveau le transporta sur une montagne très-élevée et il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire,

9. Et il lui dit : Je te donnerai tout cela si, te prosternant, tu m'adores.

son jour, et si la première réponse du Sauveur a déjà clairement déterminé les limites qui existent entre le Souverain Maître et sa créature, la seconde les fixe plus nettement encore, non sans infliger à Satan une humiliante leçon. Peut-être même Jésus a-t-il modifié à dessein le texte biblique pour le faire retomber plus rudement sur son adversaire ; toujours est-il que Moïse avait dit : « Vous ne tenterez point » au lieu de « Tu ne tenteras pas ». — On sait que S. Luc a interverti en cet endroit l'ordre des tentations subies par Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'il a placé au troisième rang celle qui occupe le second d'après S. Matthieu et « vice-versa ». Mais on accorde généralement la préférence au plan suivi par le premier évangéliste, parce qu'il présente une gradation plus logique et plus naturelle. La seconde tentation venant après la troisième serait tout à fait insignifiante : celle-ci doit de toute nécessité occuper le dernier rang ; et puis, comment le démon eût-il osé revenir à la charge après avoir été formellement chassé par le Christ. Cf. 7. 40 ? Concluons donc avec Bengel, Gnomon in h. l. : « Matthæus eo temporis ordine quo facti sunt describit assultus ; Lucas gradationem observat in locis et describit desertum, montem, templum ».

d. Troisième tentation, 7. 8-10.

8. — *Tunc iterum...*, comme au 7. 5. — *In montem excelsum valde*. Les efforts des commentateurs pour déterminer cette montagne merveilleuse ont complètement échoué ; on a bien nommé le Thabor, le Nébo, le mont de la Quarantaine, etc. ; mais on pourrait passer en revue toutes les hauteurs les plus considérables de la Palestine et du monde entier, sans obtenir de résultat certain. « Frustra quæritur, dit avec raison Rosenmüller, tacente historia » ; de même Alford, in h. l. : « Toute tentative pour savoir où et quelle était la montagne en question demeurera stérile, aucune donnée n'étant fournie par le texte ». Il est même probable qu'elle n'appartient point à la géographie terrestre, car où trouver une montagne du sommet de laquelle

on puisse contempler tous les royaumes du globe ? Il est vrai que le verbe *ostendit* peut signifier, si l'on veut, « verbis declarare » (Kuinoel), décrire par la parole ; ou encore, montrer la direction, etc. Il est vrai aussi que le sens des mots *omnia regna mundi* peut être semblablement restreint, de manière à ne représenter, comme l'ont pensé divers auteurs, que la Terre Sainte et les provinces avoisinantes, ou du moins « amplissimum terrarum tractum » ; toutefois, nous préférons laisser de côté ces subterfuges plus ou moins mesquins et interpréter littéralement, suivant notre coutume, les expressions employées par l'évangéliste. Rappelons-nous que nous sommes en présence d'un fait surnaturel et qu'une grande puissance a été laissée par Dieu au démon : nous ne voyons pas ce qui l'aurait empêché d'en user dans la circonstance actuelle pour essayer de séduire Jésus-Christ. S. Luc favorise ce sentiment lorsqu'il ajoute, iv, 5, que le phénomène dont nous parlons eut lieu « en un clin d'œil », ἐν στιγμή χρόνου : ce fut donc quelque chose de magique, une sorte de fantasmagorie, de mirage. Nous ne mentionnerons qu'à titre de curiosité l'opinion singulière d'après laquelle le tentateur se serait contenté de déployer sous les yeux de Jésus une carte géographique, dont il lui aurait expliqué les détails avec emphase. — *Et gloriam eorum*, leur gloire extérieure, perceptible au regard ; par exemple les villes, les palais, la richesse matérielle, etc.

9. — *Et dixit ei*. Pensant avoir ébloui le Sauveur par ce magnifique spectacle, Satan prend la parole pour achever de le gagner. — *Hæc omnia tibi dabo*. Dans les âges ordinaires, la vue des biens et des honneurs terrestres excite aussitôt l'ardent désir de les posséder et d'en jouir ; le tentateur va tout droit au-devant de ce désir qu'il croit avoir fait naître dans le cœur de Jésus, et il promet d'en procurer la satisfaction complète. « Hæc omnia » ; ce sera la monarchie universelle. « Arrogans et superbus loquitur, non quod in toto mundo habeat potestatem, aut possit omnia regna dare », s'écrit S. Jérôme. Un

10. Alors Jésus lui dit : Retire-toi Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.

10. Tunc dicit ei Jesus : Vade, Satana : Scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Deut.. 6, 13.

sans doute, avec la permission de Dieu, un certain pouvoir sur le monde, non toutefois celui dont il se vante ici ; il parle donc en vrai père du mensonge. — *Si cadens adoraveris me*. Telle est la condition « sine qua non » qu'il met à sa faveur, condition monstrueuse et tout à fait satanique : Jésus devra le reconnaître pour son Seigneur et Maître, et lui rendre hommage en se prosternant à ses pieds, manifestant par cet acte extérieur sa soumission et son obéissance intérieures. Il est facile de le reconnaître, dans cette tentative suprême et décisive le démon a entièrement transformé sa méthode. Il ne dit plus « Si Filius Dei es » ; comment eût-il été possible d'associer ce titre à une proposition aussi infâme ? Il semble plutôt, selon la pensée de S. Hilaire, vouloir se faire passer lui-même pour le Fils de Dieu. Il ne cite plus l'Écriture à la façon d'un Scribe : où trouverait-il cette fois un texte à alléguer ? Il ne cache plus son jeu, au contraire il met bas le masque et, puisqu'il a échoué sous son déguisement, il agit désormais ouvertement comme le rival et l'ennemi de Dieu dont il veut prendre la place ici-bas. « Adore-moi », telle est, dans toute sa nudité, l'horrible demande qu'il ose adresser à celui qu'il sait être le Christ. Le rôle du Messie consiste à reconquérir pour Dieu le monde coupable, après l'avoir arraché au joug du démon : le tentateur propose à Jésus d'en accepter la possession et le gouvernement glorieux sous sa suzeraineté. C'est le renversement total des choses.

10. — Mais le second Adam ne sera pas séduit comme le premier : à cette offre diabolique d'une étonnante hardiesse et qui revenait à dire, comme autrefois dans l'Éden, Tu seras semblable à Dieu, il fait une réponse brève mais préemptoire. — *Vade, Satana*. Il n'y a pas de contrat possible avec le démon. — Après l'impératif *πάρε*, on lit dans plusieurs manuscrits, et chez quelques Pères grecs, les mots *ἀποχωρῶν* : toutefois il est plus probable qu'ils n'existaient pas primitivement dans ce passage, et qu'ils ont été empruntés par quelque copiste maladroit à la verte réprimande que Jésus adressa plus tard à S. Pierre, xvi, 23. Nous les regarderons donc avec la plupart des critiques comme une interpolation. — Jusqu'ici le tentateur avait pu passer pour un ami bien intentionné, quoique trop empressé et peu éclairé ; maintenant qu'il s'est démasqué, Jésus le traite selon sa véritable nature et

l'appelle par son nom ignominieux de Satan, שָׂטָן, qui signifie contradicteur et qui est, dans la Bible, l'appellation personnelle du chef des démons ; Cf. Job. i, 6 et ss. ; ii, 1 et ss. Puis, le Sauveur réfute son assertion révoltante par une dernière citation des saintes Lettres, faite librement, comme les précédentes, d'après la version d'Alexandrie et tirée du Deutéronome, vi, 13. — *Dominum Deum tuum*... C'est la loi fondamentale de la vraie religion, le premier des commandements, qui renferme tous les autres : il suffit à Jésus d'en rappeler la formule pour réduire son adversaire au silence. — *Soli* n'existe ni dans le texte hébreu, ni dans la traduction des LXX, mais ce mot est évidemment renfermé dans l'idée même du précepte, de sorte que Notre-Seigneur a pu l'ajouter sans rien changer au sens. — Tels sont les traits particuliers de la tentation de Jésus-Christ. M. Bisping fait observer avec justesse, d'après la première épître de S. Jean, ii, 16, qu'on y trouve les trois formes principales sous lesquelles la tentation s'est toujours et partout présentée aux hommes, « concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis et superbia vitæ » ; aussi pourrait-on dire que cet épisode est un « epitome omnium tentationum ». Plût à Dieu que le résultat fût pour les disciples ce qu'il a été pour le Maître ! — Il est temps maintenant de considérer, comme nous l'avons promis, quel fut le caractère général de ce fait extraordinaire. La tentation du Sauveur prend une importance d'autant plus grande qu'elle se dégage davantage de tout élément inférieur. A vrai dire, la lutte serait peu digne du Christ, s'il s'agissait uniquement pour lui de résister à sa faim, de ne pas se prêter à un acte vaniteux, de refuser une gloire grossière. Ne serait-il pas mesquin d'affirmer que l'épreuve subie par notre Rédempteur se réduisit à une triple tentation « de gula, de inani gloria, de ambitione », comme on l'a souvent écrit ? Il y eut cela sans doute, mais il y eut aussi quelque chose de plus. Au fond, ce n'est pas comme un homme ordinaire, c'est comme Messie que Jésus est tenté, et les images que le démon fait miroiter sous ses yeux pour le séduire sont loin d'être les premières venues ; elles ont été admirablement choisies, et répondent tout à fait au but que se proposait l'esprit du mal. « Après tout, Satan n'a fait au désert que résumer par d'expressifs symboles tout le programme du faux messianisme juif qui, lui aussi,

tum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.

Deut., 6, 16.

8. Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde : et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum,

9. Et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

8. Le diable de nouveau le transporta sur une montagne très-élevée et il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire,

9. Et il lui dit : Je te donnerai tout cela si, te prosternant, tu m'adores.

son jour, et si la première réponse du Sauveur a déjà clairement déterminé les limites qui existent entre le Souverain Maître et sa créature, la seconde les fixe plus nettement encore, non sans infliger à Satan une humiliante leçon. Peut-être même Jésus a-t-il modifié à dessein le texte biblique pour le faire retomber plus rudement sur son adversaire; toujours est-il que Moïse avait dit : « Vous ne tenterez point » au lieu de « Tu ne tenteras pas ». — On sait que S. Luc a interverti en cet endroit l'ordre des tentations subies par Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'il a placé au troisième rang celle qui occupe le second d'après S. Matthieu et « vice-versa ». Mais on accorde généralement la préférence au plan suivi par le premier évangéliste, parce qu'il présente une gradation plus logique et plus naturelle. La seconde tentation venant après la troisième serait tout à fait insignifiante : celle-ci doit de toute nécessité occuper le dernier rang; et puis, comment le démon eût-il osé revenir à la charge après avoir été formellement chassé par le Christ, Cf. 1. 40? Concluons donc avec Bengel, Gnomon in h. l. : « Matthæus eo temporis ordine quo facti sunt describit assultus; Lucas gradationem observat in locis et describit desertum, montem, templum ».

d. Troisième tentation, 7. 8-10.

8. — *Tunc iterum...*, comme au 1. 5. — *In montem excelsum valde*. Les efforts des commentateurs pour déterminer cette montagne merveilleuse ont complètement échoué; on a bien nommé le Thabor, le Nébo, le mont de la Quarantaine, etc.; mais on pourrait passer en revue toutes les hauteurs les plus considérables de la Palestine et du monde entier, sans obtenir de résultat certain. « Frustra quæritur, dit avec raison Rosenmüller, tacente historia »; de même Alford, in h. l. : « Toute tentative pour savoir où et quelle était la montagne en question demeurera stérile, aucune donnée n'étant fournie par le texte ». Il est même probable qu'elle n'appartient point à la géographie terrestre, car où trouver une montagne du sommet de laquelle

on puisse contempler tous les royaumes du globe? Il est vrai que le verbe *ostendit* peut signifier, si l'on veut, « *verbis declarare* » (Kuinoël), décrire par la parole; ou encore, montrer la direction, etc. Il est vrai aussi que le sens des mots *omnia regna mundi* peut être semblablement restreint, de manière à ne représenter, comme l'ont pensé divers auteurs, que la Terre Sainte et les provinces avoisinantes, ou du moins « *amplissimum terrarum tractum* » ; toutefois, nous préférons laisser de côté ces subterfuges plus ou moins mesquins et interpréter littéralement, suivant notre coutume, les expressions employées par l'évangéliste. Rappelons-nous que nous sommes en présence d'un fait surnaturel et qu'une grande puissance a été laissée par Dieu au démon : nous ne voyons pas ce qui l'aurait empêché d'en user dans la circonstance actuelle pour essayer de séduire Jésus-Christ. S. Luc favorise ce sentiment lorsqu'il ajoute, iv, 5, que le phénomène dont nous parlons eut lieu « en un clin d'œil », ἐν στιγμῇ χρόνου : ce fut donc quelque chose de magique, une sorte de fantasmagorie, de mirage. Nous ne mentionnerons qu'à titre de curiosité l'opinion singulière d'après laquelle le tentateur se serait contenté de déployer sous les yeux de Jésus une carte géographique, dont il lui aurait expliqué les détails avec emphase. — *Et gloriam eorum*, leur gloire extérieure, perceptible au regard; par exemple les villes, les palais, la richesse matérielle, etc.

9. — *Et dixit ei*. Pensant avoir ébloui le Sauveur par ce magnifique spectacle, Satan prend la parole pour achever de le gagner. — *Hæc omnia tibi dabo*. Dans les âmes ordinaires, la vue des biens et des honneurs terrestres excite aussitôt l'ardent désir de les posséder et d'en jouir; le tentateur va tout droit au-devant de ce désir qu'il croit avoir fait naître dans le cœur de Jésus, et il promet d'en procurer la satisfaction complète. « *Hæc omnia* »; ce sera la monarchie universelle. « *Arrogans et superbus loquitur, non quod in toto mundo habeat potestatem, aut possit omnia regna dare* », s'écrit S. Jérôme. Il a

11. *Tunc reliquit eum diabolus : et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei.*

12. *Cum autem audisset Jesus*

11. Alors le diable le laissa et voilà que les anges s'approchèrent, et ils le servaient.

12. Or, quand Jésus eut appris

mettait sous le couvert de paroles saintes les rêves d'une ambition charnelle et terrestre... Le Christ des apocalypses hébraïques, tel que l'attendaient et le voulaient les contemporains de Jésus, répondait en tout point au faux Messie dont Satan lui présentait l'image. On croirait entendre la sibylle juive, dans les oracles élaborés à Alexandrie, tout palpitants d'aspirations ardentes et grossières. Le libérateur qu'ils nous dépeignent ne doit-il pas être ceint de l'épée et abattre... toute puissance rivale? N'est-il pas destiné à ouvrir sur la terre de Judée les sources d'une abondance sans égale?... N'est-ce pas enfin par de grands coups de théâtre qu'il doit procéder?... Le sentiment populaire ne demandait pas autre chose au temps de Jésus... La tentation du désert n'avait donc rien de chimérique, elle était appropriée au véritable état des choses », de Pressensé, Jésus-Christ, son temps, sa vie, p. 318. Envisagée à ce point de vue, elle acquiert une importance de premier ordre, et une grandeur toute tragique. Nous y voyons clairement marqué tout le plan divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le rachat du monde : au faux principe messianique il oppose le vrai principe, à la fausse méthode il oppose la vraie, à la caricature il oppose le portrait sublime que nous connaissons, que nous admirons et que nous aimons. Mais il lui en coûtera la vie : car, en ne se ployant pas au rôle qu'on lui suggère, il heurtera tous les préjugés de la nation juive et soulèvera toute sa haine. Chaque fois donc qu'il a repoussé une tentation du démon, il a franchi un nouveau degré de l'autel sur lequel il doit être immolé ; la consommation ne se fera pas longtemps attendre.

e. Conclusion, §. 11.

11. — *Tunc reliquit eum.* Satan battu sur toute la ligne s'enfuit honteusement ; d'un autre côté, aussitôt après la disparition de la puissance ennemie, les vertus célestes environnent Jésus pour célébrer avec lui son triomphe. — *Et ecce angeli accesserunt.* Que ce trait est beau et naturel ! Adam, vaincu par le serpent et chassé du paradis terrestre, avait vu les anges lui en fermer l'entrée ; le Fils de l'homme victorieux voit le désert se transformer en Eden et les esprits bienheureux s'approcher de lui pour le servir. — *Ministrabant ei.* De quelle manière ? L'Evangile ne le dit point, mais il est facile de deviner : « sine dubio, pro eo actum opus erat, scilicet allato cibo », Bengel. « Ministrare » a souvent ce

sens soit dans la Bible, Cf. Marc. i, 31 ; Luc. viii, 3, soit chez les classiques ; Wettstein, Hor. hebr. in h. l., en cite de nombreux exemples. Elle avait eu, lui aussi, le bonheur d'être servi par un ange ; Cf. III Reg. xix, 5. — Nous ne quitterons pas ce sujet de la tentation du Christ sans signaler aux amis des arts la belle poésie de M. de Laprade, Poèmes évangéliques, p. 89 et ss., les tableaux de Lebrun et d'Ary Scheffer, et la fresque de Fra Angelico. L'antiquité chrétienne nous a également transmis des miniatures et des sculptures où abondent la grâce et la naïveté ; voir le bel ouvrage de M. Rohault de Fleury, les Evangiles, études iconographiques et archéologiques, Tours 1874, t. I, p. 106 et ss.

§ III. Le ministère de Jésus en Galilée iv, 12-xviii, 35.

Dans cette importante partie de son Evangile, S. Matthieu nous montre Notre-Seigneur Jésus-Christ travaillant désormais sans relâche à l'établissement du royaume messianique, ainsi que Dieu venait de l'y autoriser. Nous verrons le divin Sauveur se faire, selon les circonstances, le Roi, le Prophète et le Pontife de la Nouvelle Alliance, et lutter avec énergie contre les puissants adversaires qui se mirent bientôt à l'encontre de ses desseins. Le succès couronnera son œuvre et un troupeau nombreux se groupera autour du bon Pasteur.

1. — *Jésus se fixe à Capharnaüm et commence à prêcher*, iv, 12-17. Parall. Marc. i, 14-15 ; Luc., iv, 14-15.

Tel est, d'après les synoptiques, le premier acte du Christ après sa consécration : il choisit un théâtre d'action conforme à son nouveau genre de vie et favorable au but qu'il se propose. Ce n'est qu'après s'y être fixé qu'il annonce publiquement la bonne nouvelle.

12. — *Cum autem audisset.* Quand on rapproche le récit des trois premiers évangélistes de celui de S. Jean, on voit sans peine qu'il existe entre ce verset et le précédent une lacune considérable, qui équivaut certainement à plusieurs mois. En effet, c'est avant l'arrestation du Précurseur, avant l'insurrection de Jésus à Capharnaüm, qu'eurent lieu les événements racontés par le disciple bien-aimé dans ses premiers chapitres, i, 19-iv, 42. Voici quelle fut la vraie suite des faits, d'après l'ordre chronologique : la tentation de Jésus, Matth. iv, 1-11 et parall. ; le témoignage rendu par Jean-Baptiste au Messie

que Jean avait été livré il se retira en Galilée.

13. Et, ayant quitté la ville de Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, ville maritime, aux confins de Zabulon et de Nephtali ;

quod Joannes traditus esset, secessit in Galilæam :

Marc., 1, 14; Luc., 4, 14, Joann., 4, 43.

13. Et, relicta civitate Nazareth, venit, et habitavit in Capharnaum maritima, in finibus Zabulon et Nephthalim :

devant la députation du Sanhédrin et devant ses propres disciples, Joan. I, 19-34 ; la première vocation de Pierre, d'André, de Philippe et de Nathanaël, Joan. I, 35-51 ; le changement de l'eau en vin aux noces de Cana et un séjour momentané de Jésus à Capharnaüm, Joan. II, 1-12 ; le voyage de Notre-Seigneur à Jérusalem à l'occasion de la Pâque et l'expulsion des vendeurs du temple, Joan. II, 13-25 ; l'entretien avec Nicodème, Joan. III, 1-21 ; les débuts du ministère du Sauveur en Judée, Joan. III, 22-36 ; sa marche vers la Galilée à travers la Samarie et l'entretien avec la Samaritaine, Joan. IV, 1-42 ; enfin son arrivée en Judée et son établissement à Capharnaüm, Matth. IV, 12 ss. et parall., Joan. IV, 43. Voir notre Harmonie évangélique à la fin de l'Introduction générale. Nous aurons plus d'une fois à signaler d'autres lacunes semblables dans le compte-rendu des synoptiques : leur plan étant de raconter la vie publique de Jésus-Christ en Galilée, ils ont presque complètement passé sous silence son ministère en Judée et à Jérusalem, où ils ne le conduiront que peu de jours avant sa mort. — *Quod Joannes traditus esset*, sc. in carcerem. « παραδίδωμι est verbum maxime juridicum quod ponitur apud profanos æque ac sanctos scriptores de iis qui potestati eorum quibus vis est nocendi traduntur », Berlepsch. S. Matthieu veut donc désigner par cette expression l'emprisonnement du Précurseur par Hérode Antipas ; il réserve pour plus tard, Cf. XIV, 4 et suiv., les détails de cet acte tyrannique, afin de les associer au récit du martyre de S. Jean. Actuellement, il se borne à l'enregistrer comme une date importante pour la vie de Jésus. Jusque-là, Notre-Seigneur était demeuré en quelque sorte à l'arrière-scène ; désormais au contraire, il prend le rôle principal. Le héros disparaît donc lorsque son Maître arrive ; il n'est plus besoin du sacerdoce symbolique quand on possède le vrai royaume des cieux. D'après Tischendorf, Synops., c'est vers la fin de l'an 784 que Jean-Baptiste fut arrêté et que Jésus passa de Judée en Galilée pour y prêcher l'Evangile. — *Secessit, ἀνεχώρησεν*, mot parfaitement choisi, qui exprime l'idée d'un danger auquel le Sauveur se proposait en même temps d'échapper ; Cf. Joan. IV, 1-3. — *In Galilæam*. Heureuse province, tant favorisée

de Jésus et pendant sa vie cachée et durant sa vie publique ! Elle lui fournira un excellent séjour, la plupart de ses apôtres, de nombreux et fidèles disciples ; en échange, il a daigné la choisir pour y fonder son Eglise. Nulle part il ne pouvait jouir d'une plus grande liberté, d'une plus complète indépendance ; nulle part il n'échappait mieux aux fausses tendances messianiques qui exerçaient surtout leur influence à Jérusalem et en Judée. Nous décrirons plus bas la province de Galilée au point de vue physique et politique.

13. — *Et relicta civitate Nazareth*. On a interprété de deux manières le verbe « relicta ». Il peut signifier, en effet, ou bien que Jésus quitta la ville de Nazareth après un nouveau séjour qu'il venait d'y faire, ou qu'il renonça simplement à l'habiter désormais. Dans le premier cas, il l'avait nécessairement traversée avant de se rendre à Capharnaüm, ainsi que le veulent de nombreux commentateurs ; dans le second, il l'aurait laissée à sa gauche sans y passer, comme l'affirment d'autres exégètes. La cause du litige est dans la place différente attribuée d'un côté par S. Luc, IV, 16-30, de l'autre par S. Matthieu, XIII, 54-58, et par S. Marc, VI, 1-6, à l'attentat sacrilège des habitants de Nazareth envers Jésus-Christ. Mais nous prouverons, en expliquant ces passages, que la visite de Jésus à Nazareth racontée par les deux premiers synoptiques diffère de celle que rapporte S. Luc, par conséquent que le Sauveur s'arrêta réellement dans cette ville en revenant de la Judée et avant d'aller se fixer à Capharnaüm. Voir l'Harmonie évangélique.

— Notre-Seigneur abandonne donc formellement la ville de Nazareth parce qu'elle s'était rendue indigne, par son incrédulité, de le conserver plus longtemps dans ses murs ; bien plus, parce qu'elle l'avait banni de la manière la plus criminelle. Mais, l'eût-elle parfaitement reçu, eût-elle cru à sa divine mission, le Sauveur, à cette époque de sa vie, ne pouvait plus conserver à Nazareth sa résidence habituelle. Cette petite cité perdue au milieu des montagnes ne convenait plus à la nouvelle existence de Jésus : excellente pour une vie de retraite, elle ne valait rien pour un ministère public. Il fallait maintenant au Christ un théâtre plus étendu, plus populaire, plus intelligent, plus abordable. C'est

que Jean avait été livré il se retira en Galilée.

13. Et, ayant quitté la ville de Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, ville maritime, aux confins de Zabulon et de Nephtali ;

quod Joannes traditus esset, secessit in Galilæam :

Marc., 1, 16 ; Luc., 4, 16, Joann., 4, 43.

13. Et, relicta civitate Nazareth, venit, et habitavit in Capharnaum maritima, in finibus Zabulon et Nephtalim :

devant la députation du Sanhédrin et devant ses propres disciples, Joan. 1, 19-34 ; la première vocation de Pierre, d'André, de Philippe et de Nathanaël, Joan. 1, 35-54 ; le changement de l'eau en vin aux noces de Cana et un séjour momentané de Jésus à Capharnaüm, Joan. II, 1-12 ; le voyage de Notre-Seigneur à Jérusalem à l'occasion de la Pâque et l'expulsion des vendeurs du temple, Joan. II, 13-25 ; l'entretien avec Nicodème, Joan. III, 1-21 ; les débuts du ministère du Sauveur en Judée, Joan. III, 22-36 ; sa marche vers la Galilée à travers la Samarie et l'entretien avec la Samaritaine, Joan. IV, 1-42, enfin son arrivée en Judée et son établissement à Capharnaüm, Matth. IV, 42 ss. et parall., Joan. IV, 43. Voir notre Harmonie évangélique à la fin de l'Introduction générale. Nous aurons plus d'une fois à signaler d'autres lacunes semblables dans le compte-rendu des synoptiques : leur plan étant de raconter la vie publique de Jésus-Christ en Galilée, ils ont presque complètement passé sous silence son ministère en Judée et à Jérusalem, où ils ne le conduiront que peu de jours avant sa mort. — *Quod Joannes traditus esset*, sc. in carcerem. « παραδίδωμι est verbum maxime juridicum quod ponitur apud profanos æque ac sanctos scriptores de iis qui potestati eorum quibus vis est nocendi traduntur ». Berlepsch. S. Matthieu veut donc désigner par cette expression l'emprisonnement du Précurseur par Hérode Antipas ; il réserve pour plus tard, Cf. XIV, 4 et suiv., les détails de cet acte tyrannique, afin de les associer au récit du martyre de S. Jean. Actuellement, il se borne à l'enregistrer comme une date importante pour la vie de Jésus. Jusque-là, Notre-Seigneur était demeuré en quelque sorte à l'arrière-scène ; désormais au contraire, il prend le rôle principal. Le héros disparaît donc lorsque son Maître arrive ; il n'est plus besoin du sacerdoce symbolique quand on possède le vrai royaume des cieux. D'après Tischendorf, Synops., c'est vers la fin de l'an 784 que Jean-Baptiste fut arrêté et que Jésus passa de Judée en Galilée pour y prêcher l'Evangile. — *Secessit, ἀνεχώρησεν*, mot parfaitement choisi, qui exprime l'idée d'un danger auquel le Sauveur se proposait en même temps d'échapper ; Cf. Joan. IV, 1-3. — *In Galilæam*. Heureuse province, tant favorisée

de Jésus et pendant sa vie cachée et durant sa vie publique ! Elle lui fournira un excellent séjour, la plupart de ses apôtres, de nombreux et fidèles disciples ; en échange, il a daigné la choisir pour y fonder son Eglise. Nulle part il ne pouvait jouir d'une plus grande liberté, d'une plus complète indépendance ; nulle part il n'échappait mieux aux fausses tendances messianiques qui exerçaient surtout leur influence à Jérusalem et en Judée. Nous décrivons plus bas la province de Galilée au point de vue physique et politique.

43. — *Et relicta civitate Nazareth*. On a interprété de deux manières le verbe « relicta ». Il peut signifier, en effet, ou bien que Jésus quitta la ville de Nazareth après un nouveau séjour qu'il venait d'y faire, ou qu'il renonça simplement à l'habiter désormais. Dans le premier cas, il l'avait nécessairement traversée avant de se rendre à Capharnaüm, ainsi que le veulent de nombreux commentateurs ; dans le second, il l'aurait laissée à sa gauche sans y passer, comme l'affirment d'autres exégètes. La cause du litige est dans la place différente attribuée d'un côté par S. Luc, IV, 16-30, de l'autre par S. Matthieu, XIII, 54-58, et par S. Marc, VI, 1-6, à l'attentat sacrilège des habitants de Nazareth envers Jésus-Christ. Mais nous prouverons, en expliquant ces passages, que la visite de Jésus à Nazareth racontée par les deux premiers synoptiques diffère de celle que rapporte S. Luc, par conséquent que le Sauveur s'arrêta réellement dans cette ville en revenant de la Judée et avant d'aller se fixer à Capharnaüm. Voir l'Harmonie évangélique. — Notre-Seigneur abandonne donc formellement la ville de Nazareth parce qu'elle s'était rendue indigne, par son incrédulité, de le conserver plus longtemps dans ses murs ; bien plus, parce qu'elle l'avait banni de la manière la plus criminelle. Mais, eût-elle parfaitement reçu, eût-elle cru à sa divine mission, le Sauveur, à cette époque de sa vie, ne pouvait plus conserver à Nazareth sa résidence habituelle. Cette petite cité perdue au milieu des montagnes ne convenait plus à la nouvelle existence de Jésus : excellente pour une vie de retraite, elle ne valait rien pour un ministère public. Il fallait maintenant au Christ un théâtre plus étendu, plus populeux, plus intelligent, plus abordable. C'est

14. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam :

15. Terra Zabulon, et terra Nephtholim, via maris trans Jordanem, Galilæa gentium,

Isai., 9, 1.

16. Populus qui sedebat in tene-

14. Afin que s'accomplît ce qui a été dit par le prophète Isaïe :

15. Terre de Zabulon et terre de Nephtali, voie de la mer au-delà du Jourdain, Galilée des nations,

16. Le peuple qui était assis dans

pourquoi il s'établit dans une ville qui remplissait admirablement ces conditions. — *Habitavit in Capharnaüm*. Le nom de Capharnaüm signifie en hébreu « village de la consolation », כפר-נחום; il s'adapte à merveille aux grâces accordées par Jésus à son nouveau domicile. Malheureusement, la ville du lac fut incrédule et ingrate comme celle des montagnes, et par là elle s'attira une malédiction terrible que nous verrons s'accomplir à la lettre, Matth. xi, 20 et ss. Elle n'est mentionnée nulle part dans l'Ancien Testament. S. Matthieu lui donne l'épithète de *maritima* parce qu'elle était située sur les bords de la mer de Galilée ou lac de Tibériade, du côté de l'Occident et, selon toute vraisemblance, assez près de l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac. Placée sur la route qui conduisait des rivages de la Méditerranée à Damas, dans la partie la plus habitée et la plus fréquentée de la Palestine, elle était alors un centre important de commerce entre l'Occident et l'Orient. Elle possédait un poste de douane et une garnison romaine. Les relations que le négoce n'avait pas manqué d'établir entre ses habitants juifs et les païens dont elle était remplie, avait imprimé à l'esprit des premiers une tournure si libérale, comme nous dirions aujourd'hui, qu'elle s'attira de la part des Rabbins le titre infamant de ville hérétique et libre-penseuse. Depuis cette époque, l'Evangile l'appelle au contraire la propre cité du Christ; ix, 1; etc. — *In finibus Zabulon...* Capharnaüm était bâtie sur les limites des anciennes tribus de Zabulon et de Nephthali : un coup d'œil jeté sur une bonne carte de Palestine suffira pour montrer au lecteur la vérité de cette réflexion. L'évangéliste la fait, comme l'indiquent les vv. 14-16, pour introduire sa citation d'Isaïe, et pour montrer le rapport providentiel qui existe entre la prédiction du grand prophète et l'arrivée de Jésus à Capharnaüm avec l'intention de s'y fixer.

14-16. — *Per Isaiam prophetam*; Is. viii, 22 ix, 2. Cette prophétie est directement messianique; l'évangéliste la transcrit non pas d'après le grec des LXX, comme il avait fait pour la plupart des textes de l'Ancien Testament que nous avons rencontrés jusqu'ici, mais d'après l'hébreu, tout en usant

de sa liberté ordinaire. Voici la traduction littérale des paroles d'Isaïe : « Dans le premier temps, il (Dieu) a couvert d'opprobre le pays de Zabulon et le pays de Nephthali, mais à la fin des temps (c'est-à-dire durant l'ère du Messie), il comblera d'honneur le chemin de la mer, le pays transjordanien, le district des gentils. Le peuple de ceux qui marchaient dans les ténèbres a vu une grande lumière, et ceux qui habitaient la contrée des ombres de la mort ont joui d'une vive clarté. » Isaïe, après avoir fait allusion aux maux affreux que la Palestine septentrionale, représentée par les territoires de Zabulon et de Nephthali, eut à endurer de la part des Assyriens à la suite de leurs invasions répétées, promet à ce pauvre pays un dédommagement grandiose dans l'avenir. « Post tenebras lux », lui crie-t-il; prends patience, console-toi, car la lumière par excellence brillera un jour spécialement sur toi. L'accomplissement est manifeste, comme le reconnaissent à l'envi les interprètes de tous les temps. De quelle lumière serait-il question dans cet oracle sinon de l'« Oriens ex alto », Luc. i, 78 ? et où trouver pour la Galilée supérieure une consolation comparable à celle qu'elle reçut du Messie ? — Expliquons maintenant quelques expressions un peu obscures des vv. 15 et 16. Nous commencerons par placer une virgule après les mots « via maris », qui forment une locution à part. Nous obtenons ainsi trois noms distincts, destinés à caractériser chacun à sa manière les pays que Jésus devait honorer de sa présence. Le premier, *via maris* (scil. Galilæa seu Tiberiadis), rappelle que ces pays sont situés dans le voisinage du lac de Tibériade, aux rives duquel ils conduisent comme autant de routes différentes. Notons en passant que le grec porte ὁδὸν à l'accusatif absolu, avec le sens de « versus mare »; c'est l'équivalent de la forme hébraïque דרך. — Le second nom, *trans Jordanem*, a reçu des interprétations contradictoires, les uns lui faisant désigner, d'après la signification qu'il a très-habituellement dans la Bible, la province de Pérée, du moins dans sa partie Nord; les autres voulant au contraire, dans la circonstance présente, l'appliquer uniquement à la région cisjordanienne, soit, disent-ils, parce que l'ensemble du récit l'exige, soit parce que plusieurs passages de l'Ancien

les ténèbres a vu une grande lumière, et ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort, une lumière s'est levée pour eux.

17. Dès lors Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence, car le royaume des cieux approche.

18. Or Jésus, marchant le long de

bris, vidit lucem magnam : et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.

17. Exinde cœpit Jesus prædicare, et dicere : Pœnitentiam agite : appropinquavit enim regnum cœlorum.

Marc., 1, 15.

18. Ambulans autem Jesus juxta

Testament autorisent cette manière de voir. Querelle de mots, croyons-nous ; la pensée demeure la même quelque sentiment qu'on admette, car le Prophète — et l'évangéliste après lui — n'a pas voulu parler exclusivement des pays situés à l'O. du lac ou des pays situés à l'E., mais des contrées riveraines en général, c'est-à-dire de la zone septentrionale de la Terre Sainte. — Le troisième nom, *Galilæa gentium*, est calqué visiblement sur l'hébreu גליל הגוים, qui signifie « cercle » ou « district des païens » : il provenait de ce que la Galilée supérieure, voisine de la Syrie et de la Phénicie, avait été envahie de bonne heure par des païens qui y avaient établi leur séjour. — *In tenebris*, les ténèbres au figuré, c'est-à-dire l'affliction et la désolation causées par les barbaries assyriennes. — *In regione umbræ mortis* ; c'est une image semblable, qu'on rencontre fréquemment dans la Bible, et dont le sens est facile à saisir : « in regione spissis tenebris obducta », Fritzsche. La mort personnifiée est censée régner sur de sombres et tristes régions. On lit dans le grec, avec une légère différence, ἐν χάρα καὶ σκιᾷ θανάτου.

17. — *Exinde*. L'expression grecque correspondante, ἀπὸ τούτου, appartient à la décadence ; les vrais classiques ne l'ont jamais employée. — *Cœpit Jesus prædicare*. C'est donc alors seulement que Jésus commença son ministère proprement dit en Galilée, sa prédication évangélique. On est tout d'abord vivement surpris, en lisant le sommaire de ses premiers discours, de voir que son enseignement ne diffère en rien de celui du Précurseur, Cf. III, 2. — *Pœnitentiam agite...* C'est des deux côtés l'exhortation à la pénitence, motivée par la proximité du royaume des cieux. Faut-il conclure de là, d'une part, avec de Wette, que la prédication de Jésus se transforma plus tard complètement sous le rapport de la doctrine, par suite de je ne sais quelles évolutions opérées dans ses idées ? d'autre part avec Strauss qu'à cette époque de sa vie le Sauveur ne se croyait pas encore appelé à jouer le rôle de Messie ? L'Evangile réfute à chaque page ces assertions blasphé-

matoires. Non, Jésus n'a jamais modifié son enseignement qui est, à la fin de sa vie publique, ce qu'il avait été au début. Mais n'était-il pas naturel que, prenant la place de son Précurseur, il rattachât sa prédication à celle de Jean par l'emploi des mêmes formules, pour se faire reconnaître ainsi plus aisément ? Du reste, « la pénitence est la condition fondamentale de l'entrée dans le royaume de Dieu, royaume que Jésus-Christ était venu fonder ; c'est pour cela qu'elle constitua le fond de l'enseignement du Baptiste et le début de l'enseignement du Christ », Bisping. Il est inutile d'ajouter que, sur les lèvres de Notre-Seigneur, les mots « pœnitentiam agite » et surtout « appropinquavit regnum cœlorum » ont une énergie et une vitalité nouvelles.

2. — *Vocation définitive des premiers disciples*. I, 18-22. Parall. Marc. I, 16-20 ; Luc. V, 1-11.

Après la démarche que nous venons d'étudier, Jésus en fait une seconde, également préparatoire, qui consiste à s'attacher quelques disciples. Il se proposait tout ensemble d'utiliser leurs services dans ses prochaines missions, et surtout de les former en vue du grand rôle d'apôtres et de fondements vivants de son Eglise, auquel il les destinait. Il avait besoin d'hommes qui fussent d'abord les auditeurs puis les prédicateurs de sa doctrine, les témoins puis les narrateurs de ses miracles.

18. — Ce verset contient une charmante mise en scène. Mais avant d'en jouir, nous avons à résoudre une question d'harmonie évangélique. L'appel des quatre premiers disciples, tel qu'il nous est raconté ici par S. Matthieu, Cf. S. Marc. I, 16-20, diffère-t-il de celui que nous lisons dans l'Evangile selon S. Luc, V, 1-11 ? ou bien, les trois synoptiques exposent-ils sous des faces diverses un seul et même fait ? Tout d'abord, après une rapide comparaison établie entre les récits, on se sent plus porté à se prononcer dans le premier sens : S. Luc semble en effet relater un événement distinct. Pour lui, l'appel adressé aux disciples se complique d'une pêche mira-

mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, et

la mer de Galilée, vit deux frères, Simon qui est appelé Pierre et André

tulëuse et de plusieurs petits incidents à propos desquels les deux autres évangélistes gardent le silence. Aussi divers exégètes, et des meilleurs, ont-ils admis la distinction des faits. Suivant eux, Pierre, André, Jacques et Jean auraient reçu deux appels consécutifs, le premier dans les conditions rapportées par S. Matthieu et par S. Marc, le second un peu plus tard, au milieu des circonstances indiquées par S. Luc. Quoique cette opinion soit parfaitement acceptable, la seconde, qui croit à l'identité des récits, nous paraît beaucoup plus probable après un examen approfondi du texte sacré. Au fond, n'avons-nous point de part et d'autre mêmes détails généraux, mêmes personnages occupés à peu près de la même manière, mêmes résultats obtenus? Et puis, est-il vraisemblable qu'à quelques jours ou quelques semaines d'intervalle, Jésus ait dit à deux reprises aux quatre pêcheurs : « *Faciam vos fieri piscatores hominum* » et que, deux fois de suite, ils aient tout quitté pour le suivre? Ces raisons nous déterminent à dire, avec la plupart des commentateurs, qu'il n'y eut qu'une seule vocation, bien que son souvenir nous ait été différemment conservé par les synoptiques, S. Matthieu et S. Marc se bornant à esquisser les traits principaux, S. Luc traçant un tableau complet.

— *Ambulans autem.* D'après le troisième Evangile, cette promenade solitaire du Sauveur fut bientôt troublée par la foule qui, avide de l'entendre, l'entoura de tous côtés. Apercevant alors les pêcheurs et leurs barques, il monta dans le bateau de Pierre, fit donner un coup de rame de manière à s'écarter un peu du rivage, et, de cette chaire improvisée, il enseigna la foule pendant quelque temps. La pêche miraculeuse eut lieu immédiatement après et se termina par le divin appel. — *Juxta mare Galilææ.* Lac enchanteur que les géographes, les voyageurs et les historiens de Jésus ont décrit avec amour; Cf. Joseph., de Bello Jud., III, 40, 7; Reland, Palæstina, p. 258 et ss.; Bougaud, Jésus-Christ, ch., IV; Gratz, Théâtre des divines Ecritures, t. I, p. 290. Il a porté divers noms durant l'histoire de la Révélation. L'Ancien Testament l'appelle lac de Cinnérèth, soit à cause d'une ville ainsi nommée qui s'élevait autrefois sur sa rive occidentale, soit à cause de sa forme que l'on trouvait assez semblable à celle du Kinnor, sorte de harpe. Les évangélistes le nomment alternativement mer de Galilée, mer de Gennésareth, ou mer de Tibériade. Ces deux dernières appellations provenaient l'une d'une plaine gracieuse et fertile qu'il baigne à l'O., l'autre de la cité célèbre de Tibériade, bâtie

un peu plus au Sud. Aujourd'hui encore il est appelé par les Arabes « *Bahr Tubaryeh* ». Par suite d'une dépression volcanique qu'a d'ailleurs subie le Jourdain presque tout entier, le bassin du lac de Galilée est à environ 535 pieds au-dessous du niveau de la mer, Cf. Gratz, l. c.; il semble même beaucoup plus profondément encaissé quand on le contemple du haut des collines environnantes. Josephé fixait sa longueur à 140 stades, sa largeur à 40; Pline comptait de son côté 16 milles de long sur 6 de large, ce qui revient à environ 9 lieues pour la longueur, et à 3 ou 4 de largeur. La limpidité de l'atmosphère orientale le fait paraître plus petit qu'il n'est en réalité. Son apparence générale est celle d'un ovale assez régulier. Le Jourdain y entre par le Nord et en sort par le Sud, après l'avoir traversé dans toute son étendue. Les montagnes qui lui servent de cadre et de digue ont à l'Est et à l'Ouest des physionomies très-distinctes. Celles de l'Est sont plus élevées et plus compactes; elles forment un mur gigantesque, haut de 2000 pieds, qui épaulé le plateau de Basan et qui court indéfiniment vers le Sud. Leur sommet uni et régulier ressemble à une ligne droite qui coupe l'horizon. Celles de l'Ouest sont plus variées, plus pittoresques : séparées, découpées, elles s'échelonnent les unes derrière les autres de manière à former une complication très-intéressante, telle qu'on en aperçoit rarement en Palestine. Au printemps, toutes ces hauteurs de gauche et de droite sont revêtues d'un frais gazon; mais, les arbres ayant depuis longtemps disparu, elles ne présentent, durant la plus grande partie de l'année, que des cimes chauves et des flancs décharnés. Leur pied s'arrête toujours à une certaine distance du lac, de manière à laisser tout autour une plage plus ou moins considérable que longeait autrefois une route très-fréquentée. Les eaux du lac sont fraîches, agréables au goût, limpides aussi, ce qui surprend, car le Jourdain à son entrée est un fleuve sale et boueux. Par suite de la dépression que nous signalons plus haut, le climat des bords du lac est vraiment tropical : un Européen vivrait difficilement en été dans ce brasier ardent. Mais en revanche l'hiver s'y fait à peine sentir; quand la neige tombe jusque sur le rivage, ce qui est rare, elle fond aussitôt, tandis qu'on la voit fréquemment blanchir le sommet des montagnes voisines. La végétation, comme le climat, rappelle les tropiques. Nous voyons dans ces parages, vivant très à l'aise, des plantes qui ne tarderaient pas à périr sur les plateaux de la Galilée et même dans la plaine

son frère, jetant leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs.

19. Et il leur dit : Venez à ma

Andræam fratrem ejus, mittentes rete in mare (erant enim piscatores),

Marc., 1, 16; Luc., 5, 2.

19. Et ait illis : Venite post me,

d'Esdrélon. Le Nabk, espèce d'arbre épineux qui aime les grandes chaleurs, et le laurier-rose croissent partout le long des rives; les melons y mûrissent un mois plus tôt qu'à Damas. Quelle ne devait pas être autrefois la fécondité de cet heureux pays, alors qu'il était cultivé par des mains nombreuses, actives et intelligentes! Une végétation abondante tempérait les ardeurs excessives du soleil et cette contrée, que Joseph appelle merveilleuse, était assurément l'une des plus bénies de la terre, indépendamment du séjour qu'y daigna faire le Sauveur. Aujourd'hui, elle porte les marques évidentes de la malédiction que Jésus fut obligé de lancer contre elle et dont nous décrirons plus tard les effets; Cf. xi, 27 et ss. Néanmoins, il lui reste encore assez de splendeurs pour justifier le tribut perpétuel de louanges qu'on lui paie largement. — *Vidit duos fratres*. Ce n'était pas la première fois qu'il les voyait. S. Jean nous racontera, i, 35 et ss., comment ils étaient devenus les amis de Jésus; S. Matthieu va nous dire de quelle manière eut lieu leur appel officiel. Il importe en effet de distinguer ces deux choses pour répondre au reproche de contradiction que les rationalistes adressent ici encore à l'Évangile. En embrouillant les faits à leur guise, en ne tenant aucun compte des différences de temps et de lieux, il est facile à ces pseudo-critiques de porter le désordre dans le texte sacré et d'en rejeter ensuite la faute sur les évangélistes. Il n'y avait pourtant pas là matière à une objection sérieuse. L'entrevue dont parle S. Jean eut lieu sur les bords du Jourdain, dans la Pérée méridionale; celle que raconte S. Matthieu se passa en Galilée, au milieu d'un concours de circonstances toutes nouvelles, et cinq ou six mois plus tard. La vocation de plusieurs d'entre les apôtres fut donc graduelle et progressive : elle eut jusqu'à trois actes ou degrés distincts. L'appel préliminaire et préparatoire que nous lisons dans S. Jean fit d'eux des disciples « in lato sensu »; après le second appel, dont la description nous occupe en ce moment, il furent disciples de Jésus d'une manière stricte et définitive; plus tard enfin, nous les verrons élevés solennellement à l'apostolat. Avant d'être apôtres, ils durent ainsi passer par les emplois de catéchumènes et de novices. — *Simonem*. Simon est un nom hébreu; sa forme primitive était Siméon, שמעון (exauditus). — *Qui vocatur Petrus*, ou micux Céphas, Cf. Joan., i, 42, dans la langue syro-chaldaïque que parlaient alors les Juifs de Palestine. Relativement à l'origine de ce surnom,

comparez Joan., i, 42; Matth., xvi, 18. — *Andræam* dérive directement du grec. On sait qu'à cette époque les dénominations grecques avaient envahi la Terre-Sainte et spécialement la Galilée : nous en trouverons d'autres dans l'Évangile et même dans le collège apostolique. — Les deux frères avaient été les disciples de Jean-Baptiste avant de s'attacher à Jésus. Ils étaient de Bethsaïda. Après avoir suivi le Sauveur pendant quelques mois, ils avaient repris leurs occupations accoutumées; mais l'heure est venue où ils doivent quitter leur humble métier pour se préparer aux sublimes fonctions que la Providence leur destine. — *Mittentes rete* : détail graphique; de même « reficientes retia sua » au v. 21. D'après le texte grec qui est ici plus exact, Pierre et André se servaient alors d'un ἀμφίβλητρον, c'est-à-dire, d'un grand filet double; Jacques et Jean de filets simples et plus petits, δίπλωα. Voir Trench, Synonymes of the N. Test., § 64. — *Erant enim piscatores*. Les pêcheurs du lac de Tibériade formaient alors une classe très-nombreuse. Il se faisait un commerce considérable de poissons dans les villes riveraines et bien au-delà; deux d'entre elles tiraient même leur nom (Bethsaïda, maison de pêche) de leurs célèbres pêcheries. Les eaux de la mer de Galilée étaient réputées si poissonneuse que Josué, au dire des Rabbins, lorsqu'il partagea la Palestine entre les douze tribus, accorda à tous les Israélites sans exception le droit d'y pêcher, sachant bien qu'elles ne couraient aucun risque d'être dépeuplées. Aujourd'hui encore le poisson du lac est très-abondant : les pêcheurs arabes emploient, pour le saisir, deux méthodes des plus primitives qui consistent l'une à le guetter patiemment et à jeter sur lui, dès qu'on l'aperçoit, une filoché qu'on tient à la main, l'autre à l'empoisonner avec des miettes de pain trempées dans du bichloride de mercure et à recueillir les corps qui surnagent. — « Piscatores et illiterati mittuntur ad prædicandum, ne fides credentium non virtute Dei, sed eloquentia atque doctrina fieri videretur »; S. Jérôme, in h. l. « Ceux qui ont appris à supporter de pénibles travaux et à s'exposer à toutes sortes de périls sont mieux préparés pour devenir les compagnons et les disciples de Jésus », Henry and Scott, Comment. in h. l. Nous reviendrons plus loin, x. 2 et 3, sur l'humble condition des Apôtres.

19. — *Venite post me*. C'était l'expression consacrée par laquelle les anciens Prophètes et les Rabbins attachaient à leur personne

et faciam vos fieri piscatores hominum.

20. Et illi continuo, relictis retibus, secuti sunt eum.

21. Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi, et Joannem fratrem ejus, in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua: et vocavit eos.

22. Illi autem statim relictis retibus et patre, secuti sunt eum.

23. Et circuibat Jesus totam Galilæam, docens in synagogis eorum,

suite, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.

20. Et eux aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent.

21. Et de là, s'avancant, il vit deux autres frères, Jacques fils de Zébédée et Jean son frère, dans une barque avec Zébédée leur père, réparant leurs filets, et il les appela.

22. Et eux aussitôt, laissant leurs filets et leur père, le suivirent.

23. Et Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans leurs syna-

ceux qu'ils avaient choisis pour disciples. Cf. Wetstein et Schœttgen in h. l. — *Piscatores hominum*. Jésus fait ici un jeu de mots à la façon des Orientaux. Désormais, tel est le sens de ses paroles, vous jetterez le filet du royaume des cieux dans la mer des nations, car vous demeurerez pêcheurs à mon service, quoique en un sens plus élevé: vous serez pêcheurs d'hommes. De même que Jéhova avait autrefois transformé le berger David en un pasteur d'hommes, Cf. Ps. lxxvii, 70-72, ainsi Jésus rattache la nouvelle vocation de ses disciples à l'ancienne, leur montrant, en même temps combien la seconde l'emporte sur la première. La Bible et les auteurs classiques emploient aussi quelquefois des expressions semblables pour désigner la conquête des esprits et des cœurs; Cf. Jerem. xvi, 16; Ezech. xlvi, 10; Grotius in h. l.

20. — *At illi continuo...* Ce simple langage décrit à merveille l'influence irrésistible que Jésus exerçait sur les âmes. De même au verset 22. Ceux qu'il appelle lui obéissent à la façon d'Abraham, ignorant où ils vont: ils savent seulement quel est Celui auquel ils s'attachent; ils ont appris à le connaître un peu pendant les jours qu'ils ont déjà passés auprès de lui, et cela leur suffit pour qu'ils le suivent avec la plus entière confiance.

21 et 22. — *Et procedens inde*. Un second triomphe accompagne de près le premier, et deux autres disciples, également unis par les liens du sang, se mettent généreusement à la suite du Messie. — *Jacobum*. C'était l'aîné; à son nom, qui est identique à celui de l'ancêtre par excellence d'Israël, l'évangéliste ajoute le nom de son père, *Zebedæi* (sous-entendu « filium »), pour le distinguer de S. Jacques le Mineur, fils d'Alphée. — *Joannem*. Jean signifie en hébreu, comme nous l'avons dit précédemment, « Jéhova a fait grâce » (יְהוָה חַנּוּן), abréviation pour יְהוָה חַנּוּן : Jésus étant le Jéhova du Nouveau Testament, son disciple privilégié pouvait-il être désigné

par une appellation plus heureuse? — *Relictis retibus et patre*. Sur un signe de Jésus, S. Jacques et S. Jean abandonnent tout, même leur père. C'est à dessein que l'évangéliste a relevé ce trait admirable de renoncement, qui a rempli bien des âmes de courage au moment de déchirantes séparations réclamées par la voix divine. — Jacques et Jean étaient sans doute, eux aussi, d'anciens disciples du Précurseur. On croit du moins généralement que l'apôtre favori du Christ se désigne lui-même d'une manière indirecte lorsqu'il raconte la première entrevue de Notre-Seigneur avec S. André, Cf. Joan. I, 35 et ss.

3. — *Grande mission en Galilée*. iv, 23 ix, 34.

Complètement disposé pour l'action, Jésus-Christ commence maintenant la vie de missionnaire qu'il va mener d'une manière à peu près continue pendant environ deux ans. L'évangéliste en donne ici le tableau général, avant de décrire en détail les principaux faits.

1° Résumé général de la mission. iv, 23-25. Parall. Marc. i, 35-39; Luc. iv, 42-44:

23. — *Et circuibat Jesus*. Le divin Maître fit à travers les différentes parties de la Galilée, durant la première année de sa vie publique, trois voyages qui correspondent à trois missions importantes. La première de ces missions eut lieu dans les régions montagneuses, la seconde autour du lac, la troisième dans les villes. En cet endroit il est plus spécialement question de la première, bien que l'exposé de S. Matthieu puisse convenir à toutes. Elle embrasse les chap. v-viii du premier Évangile. Nous trouverons le début de la seconde indiqué par S. Luc, viii, 1-3, et celui de la troisième dans S. Matthieu, ix, 35 et ss.; Cf. notre Harmonie évangélique à la fin de l'Introduction générale. — *Totam Galilæam*. Il est temps de dire en peu de mots ce qu'était alors cette belle contrée que Jésus va parcourir en tous sens. Elle occupait

gogues et prêchant l'Evangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple.

et prædicans Evangelium regni, et sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo.

L'ancien territoire des quatre tribus d'Aser, de Nephthali, de Zabulon et d'Issachar; c'était donc la province la plus septentrionale de la Palestine. Ses limites se confondaient au N. avec celles du pays juif; elles étaient formées à l'E. par le Jourdain, le lac Mérom et le lac de Tibériade, au S. par le Carmel et l'extrémité méridionale de la plaine d'Esdrelon, à l'O. par la Méditerranée et la Phénicie. C'était, du temps de Jésus-Christ, une riche région, très-peuplée, bien cultivée, parsemée de villes et de bourgades qu'habitait une population vigoureuse et indépendante. Son nom dérive, comme nous l'avons vu, Cf. le *Ps.* 115 et *Is.* 19, 1, de l'hébreu גליל, *Galil*, et signifie cercle, district. A l'époque dont nous parlons, elle se partageait en Galilée inférieure et en Galilée supérieure, ἡ ἀνω καὶ ἡ κάτω Γαλιλαία, Joseph. Bell. Jud. III, 3, 4. La première embrassait la vaste plaine d'Esdrelon avec les premières ramifications des montagnes situées au N. de cette plaine et à l'E. jusqu'au Jourdain; la seconde comprenait tout le Nord du pays, à partir d'une ligne droite qu'on tirerait entre Ptolémaïs et la partie supérieure du lac de Tibériade. C'est un plateau assez élevé, aux ondulations nombreuses, planté de magnifiques bois de chêne. Malgré tous ses malheurs, la Galilée a conservé, plus que toutes les autres zones de la Terre Sainte, des traces assez nombreuses de son ancienne splendeur, en particulier sous le double rapport de la population et de la fertilité. Cf. Raumer, *Palæstina*, 4^e édit., p. 116 et ss.; Stanley, *Sinai and Palestine*, 2^e éd. p. 364 et ss. — *Docens in synagogis eorum*. Le pronom « eorum » ne retombe directement sur aucun des mots qui précèdent; il désigne les habitants de la province qui vient d'être mentionnée. Quoique peu correcte sous le rapport grammatical, la phrase est néanmoins facile à comprendre. — La synagogue est un local célèbre soit au point de vue du culte juif en général qui lui a conféré un si grand rôle, soit relativement à la vie de Notre-Seigneur puisqu'elle a servi de théâtre à plusieurs de ses miracles et de ses discours. Son nom hébreu était בית הכנסת, *Beth-Hakkeneth*, maison de réunion, qui équivalait assez exactement à συναγωγή (de σύν et ἀγω) et même à ἐκκλησία, bien que les idées de synagogue et d'Eglise soient aujourd'hui si opposées. Il est certain que l'existence des synagogues remonte à une haute antiquité; cependant il serait difficile de fixer au juste l'époque où elles prirent naissance. Elles exercèrent la

plus heureuse influence sur le maintien de la religion juive pendant et après l'exil. Au temps de Jésus-Christ, chaque ville ou village de la Palestine en possédait au moins une; à Jérusalem, on en comptait jusqu'à 450 au dire des Rabbins. C'étaient des édifices aussi richement construits que le permettaient les ressources de la population. On tâchait de les bâtir sur un emplacement élevé, dans la ville ou du moins tout auprès; elles étaient orientées de telle sorte qu'en entrant et qu'en priant les fidèles regardassent dans la direction de Jérusalem. On les consacrait par des prières spéciales, comme nos églises. L'arrangement intérieur était, « mutatis mutandis », celui du tabernacle, c'est-à-dire qu'au fond, du côté de Jérusalem, se trouvaient une lampe à plusieurs branches qu'on allumait aux grands jours et l'arche qui contenait le livre de la Loi; vers le milieu de la salle, une plate-forme élevée sur laquelle était dressé le pupitre du lecteur. L'assistance avait sa place à l'entrée, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, séparés par une cloison haute de cinq ou six pieds. Le reste de l'aménagement consistait en trones pour les aumônes, en cadres destinés à recevoir les affiches, et en placards où l'on déposait les trompettes sacrées et divers autres objets. On se réunissait dans les synagogues aux jours saints et aux heures saintes. Les jours saints étaient, indépendamment des solennités spéciales, le second ou lundi, le cinquième ou jeudi et le septième ou samedi; les heures saintes, la troisième, « schaharith », 9 heures du matin, la sixième, « mincha » ou midi, et la troisième, « arabith », 3 heures du soir. Mais la plupart de ces réunions étaient facultatives; la fréquentation des synagogues ne devenait obligatoire qu'aux jours de fête et de sabbat. Quant au culte qui s'y pratiquait, il reproduisait en petit, sauf les sacrifices, celui que les prêtres célébraient dans le temple; il se composait de prières, de lectures extraites de la Bible, de prédications et de cérémonies qui variaient suivant les fêtes. Les corréligionnaires étrangers, quand c'étaient des personnes honorables, étaient fréquemment invités par le président à adresser quelques paroles d'édification à l'assemblée; Jésus profitait volontiers de cette occasion pour annoncer ce que S. Matthieu appelle ici la bonne nouvelle du royaume, *evangelium regni* (scil. cœlorum). — Nous avons expliqué dans l'Introduction générale, ch. I, l'origine et la signification du mot Evangile. — *Et sanans*

24. Et abiit opinio ejus in totam Syriam, et obtulerunt ei omnes male habentes, variis languoribus et tormentis comprehensos, et qui dæmonia habebant, et lunaticos, et paralyticos; et curavit eos;

25. Et secutæ sunt eum turbæ

24. Et sa renommée s'étendit dans toute la Syrie, et on lui présenta tous ceux qui étaient malades, atteints de langueurs et de souffrances diverses, et ceux que les démons tourmentaient, et les lunatiques, et les paralytiques; et il les guérit.

25. Et de grandes foules le suivi-

omnem languorem... Prêcher et guérir, tels étaient les deux grands actes de Jésus missionnaire; il se montrait ainsi le médecin tout à la fois des âmes et des corps. Les miracles disposaient les cœurs à bien recevoir la prédication, dont ils attestaient la vérité; la divine semence de la prédication jetée partout sur les consciences empêchait les prodiges de ne produire qu'un effet superficiel et transitoire. Ces deux œuvres résument toute la vie publique du Sauveur, en même temps qu'elles expliquent le mot bien connu de S. Pierre : « Pertransiit benefaciendo », Act. x, 38.

24 et 25. — Ces deux versets décrivent l'admirable résultat produit sur la masse du peuple par les bienfaits que répandait Jésus, et spécialement par ses miracles de guérison. — *Abiit opinio ejus in totam Syriam.* Sa renommée vole de bouche en bouche; après avoir franchi les limites de la Galilée et rempli la Palestine entière, v. 25, elle dépasse bientôt celles de la Terre Sainte et s'étend dans toute la « Syrie ». Les LXX et les écrivains du Nouveau Testament nomment ainsi une région d'une étendue considérable, bornée au N. par les monts Amanus et Taurus, à l'E. par l'Euphrate et le désert d'Arabie, au Sud par la Palestine, à l'Ouest par la mer Méditerranée et la Phénicie. — *Et obtulerunt ei...* On apprend que Jésus est bon et qu'aucune maladie ne résiste à sa puissance; chaque famille lui amène donc de près ou de loin ses infirmes de toute espèce. L'évangéliste note ici trois catégories de maladies générales, représentées par les trois expressions τῶς κακῶς ἔχοντες, νόσους et βασάνους; mais il est difficile de découvrir le sens qu'il attachait aux expressions dont il s'est servi. — *Languoribus* : ce mot désigne probablement ce que nous appelons encore les maladies de langueur. — *Tormentis* : ce sont les souffrances aiguës. — Les trois maladies particulières signalées ensuite sont plus connues. La première est le mal affreux de la possession, qui *dæmonia habebant*, sur lequel nous aurons à revenir plus tard, Cf. viii, 28. La seconde atteint non pas le πνεῦμα ou l'âme proprement dite, comme la précédente, mais la ψυχή, ou âme inférieure; le mot *lunaticos* la repré-

sente. Par ce nom extraordinaire on désignait dans l'antiquité l'épilepsie et d'autres affections morbides du même genre, que l'on attribuait en tout ou en partie à l'influence de la lune, « de Diane irritée », comme s'exprime Horace (*Ars poet.*). La troisième est une maladie de la *σάρξ*, c.-à-d. du corps, *paralyticos*; les anciens et les modernes ont ainsi nommé ceux dont les nerfs ont perdu leur puissance (παρὰ et λύω, « prorsus solvo ») et qui ont perdu par là-même l'usage de leurs membres. — *Et secutæ sunt eum...* Gagnées par les bienfaits du divin Maître, les foules s'attachent à ses pas; ne pouvant plus se séparer de lui une fois qu'elles l'ont vu et entendu, elles lui forment partout où il va un royal cortège. Jésus est si parfaitement, mais dans un sens relevé, l'homme du peuple! et le peuple, quand il n'est pas aveuglé par les passions ou égaré par de faux guides, reconnaît si promptement ceux qui veulent son vrai bien! — S. Matthieu nous donne la liste des principales contrées de la Palestine qui envoyaient des admirateurs à Jésus. C'était naturellement en premier lieu la Galilée qu'il habitait alors. C'était aussi la Décapole, et *Decapoli*, district situé au N. E. de la Terre Sainte et en grande partie au-delà du Jourdain. Il tirait son nom de dix villes qui l'avaient primitivement formé et dont les principales étaient Scythopolis à l'O. du Jourdain, Hippos, Gadara et Pella à l'E. Du reste, elles ne sont pas mentionnées de la même manière par les anciens géographes, ce qui prouve que les limites de la Décapole subirent des variations successives. Il semble, d'après les indications laissées par Josèphe, Plin et Ptolémée, que ces dix villes avec leurs dépendances ne formaient pas une suite non-interrompue de territoires : c'étaient plutôt comme des îles séparées au milieu des provinces juives, une sorte de confédération placée sous le protectorat immédiat de l'empire romain. Cette région, autrefois extrêmement prospère et très-peuplée, est aujourd'hui ruinée, presque déserte : on n'y rencontre qu'un petit nombre de familles, vivant comme des bêtes sauvages dans des cavernes qui servaient jadis de tombeaux, ou sous les débris tremblants d'anciens palais. — On accourait

rent de la Galilée et de la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée et d'au delà du Jourdain.

multæ de Galilæa et Decapoli, et de Jerosolymis, et de Judæa, et de trans Jordanem.

Marc., 3, 7; Luc., 6, 17,

CHAPITRE V

DISCOURS SUR LA MONTAGNE · Occasion et préambule, (vv. 1 et 2). — Les Béatitudes, (vv. 3-12). — Devoirs des ouvriers évangéliques : ils sont le sel de la terre et la lumière du monde, (vv. 13-16). — Jésus n'est pas venu pour abroger la Loi ancienne, mais pour la perfectionner, (vv. 17-20). — Il interprète, conformément à ce principe, le cinquième commandement, (vv. 21-26), le sixième, (vv. 27-30), la loi du divorce, (vv. 31-32), le douzième commandement, (vv. 32-37), la loi du talion, (vv. 38-42), le précepte de l'amour du prochain, (vv. 43-47). — Idéal de notre perfection, (v. 48).

encore auprès de Jésus de la capitale juive, de la Judée, et de *trans Jordanem*, autrement dit de la Pérée, province transjordanienne comprise entre les fleuves Jabbok et Arnon. Remarquons l'expression singulière « de trans ». Les auteurs classiques n'accouplent jamais les prépositions de cette manière; la Vulgate le fait souvent à l'instar de l'hébreu; par ex. « de post tergum », Soph. I, 6; « de post fœtantes », Ps. LXXVII, 70; « de sub cœlo », Luc. XVII, 24.

2^o DISCOURS SUR LA MONTAGNE. V-VII

Parall. Luc. VI, 17-49.

A sa première mission, Jésus-Christ associe d'une manière très-naturelle le plus considérable et le plus important de ses discours. Mais, avant d'en aborder l'interprétation, il sera utile de caractériser par quelques traits généraux la nature et la forme de l'enseignement du Sauveur.

A. Coup d'œil général sur la prédication de N.-S. Jésus-Christ.

L'objet de l'enseignement de Notre-Seigneur est exclusivement religieux, comme l'on doit s'y attendre. C'est le royaume de Dieu et son établissement sur la terre, c'est la morale évangélique, le dogme chrétien, l'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau; en un mot, c'est la vraie religion considérée, annoncée, sous tous ses points de vue. Nous n'ajouterons point que, sous le rapport de son objet, la doctrine du Sauveur est la plus relevée, la plus belle, la plus divine qui ait existé. C'est une conclusion si évidente et si fréquemment tirée par les ennemis comme par les amis du christianisme, que nous pouvons bien nous dispenser d'insister sur ce point. Un trait plus caractéristique de la prédication de Jésus envisagée dans son objet, c'est qu'elle porte toute entière sur le divin Maître lui-même, de sorte qu'il en est vraiment le centre, le fond intime. Par là, il se distingue de tous les docteurs qui ont

enseigné avant ou après lui, qu'ils soient philosophes ou prophètes. Cela vient de ce qu'il n'est pas, comme eux, un simple témoin plus ou moins autorisé de la lumière, mais la lumière elle-même qui s'affirme. — Mais nous voulons surtout parler ici de la forme de l'enseignement du Christ. Sous ce rapport, il est, selon l'aveu spontané qu'arrachait un jour à ses adversaires la force même des choses, le plus éloquent de tous les orateurs : « Nunquam locutus est homo sicut hic homo », Joan. VII, 46. Le plus éloquent, non pas dans le sens profane de ce mot, qui rappelle presque toujours des petitesse humaines, en particulier la recherche de l'effet, des visées ambitieuses. Pour Jésus, selon une définition admirable, « l'éloquence est une vertu »; voilà pourquoi elle produit tant d'impression et tant de bien sur les consciences, qu'elle vise toujours directement, au lieu de ne s'adresser qu'à l'imagination et à la frivolité de l'auditoire, comme il arrive si souvent ailleurs. — La portée universelle de l'enseignement de Notre-Seigneur n'est pas moins remarquable que son caractère éminemment moral. « Il tombe d'aplomb, dit M. de Pressensé, sur le cœur humain tel qu'on le retrouve à tous les degrés de culture et de civilisation ». Il est accessible aux simples et aux enfants non moins qu'à la science et qu'à l'âge mûr. Aujourd'hui, au XIX^e siècle, il accomplit les mêmes merveilles qu'à l'époque de Jésus, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps, chez toutes les nations du globe. Son influence ne diminuera jamais; il gagnera constamment les petits par sa simplicité lumineuse, les grands par ses étonnantes profondeurs. — Que n'aurions-nous pas à dire de sa variété toujours admirablement appropriée aux circonstances de lieux et de personnes ? « Le Sauveur, pour sauver l'homme, emploie tous les accents et varie à l'infini son langage. Tantôt il menace et avertit, tantôt il s'indigne, tantôt il exprime sa pitié par des larmes » (Clément d'Alexan-